

L'influence de la pensée d'Edgar Morin sur la gestion du CNRS : Un modeste témoignage

Alain d'Iribarne

Administrateur de la Fondation MSH - Paris



Synergies Monde n° 4 - 2008 pp. 165-172

Lorsque j'ai été sollicité par Jacques Cortès pour contribuer à cet ouvrage collectif en l'honneur d'Edgar Morin, au titre d'actuel Administrateur de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, j'ai avant tout estimé qu'il m'était impossible de ne pas accepter cette offre, tant la personnalité et les réflexions d'Edgar Morin pouvaient être difficilement dissociées du projet fondateur de la MSH par Fernand Braudel et Clémens Heller. En effet, on sait combien l'un comme l'autre étaient viscéralement attachés, tant à l'ouverture des esprits qu'à la créativité intellectuelle et il me semble que l'on peut écrire sans risque d'être démenti qu'être ouvert aux autres, sortir des cadres des pensées préfabriquées, explorer les frontières des savoirs pré-construits pour offrir des cadres de pensée, des concepts et des outils mobilisables pour l'action, leur sont autant de points communs.

Mais, à la réflexion, c'est plus comme acteur de la gestion des sciences humaines et sociales au CNRS, ayant eu quelque velléité d'œuvrer au service du dynamisme structurel de ces dernières, que je voudrais témoigner de l'influence probablement peu connue qu'a eue la pensée d'Edgar Morin sur un moment stratégique de la gestion de la recherche française. Il s'agit très précisément des six années qui, s'échelonnant entre 1989 et 1994, correspondent aux deux mandats exercés par François Kourilsky, comme Directeur général du CNRS. Durant cette double mandature, en effet, François Kourilsky, qui était à la fois médecin et biologiste à la pointe de la recherche fondamentale sur le sida¹ et acteur fortement engagé dans le mouvement des « Assises de la Recherche » associé à l'arrivée au pouvoir de la « gauche unie » au début des années 80, s'est employé à mettre en place les structures, les processus et les procédures de fonctionnement qui auraient permis au CNRS de mettre réellement en œuvre le « Credo » affiché de l'interdisciplinarité et même de la trans-disciplinarité².

Un exemple tangible de la mobilisation effective d'Edgar Morin et de sa pensée par François Kourilsky peut être donné, entre autres, par l'exposé introductif qu'il lui demanda de faire lors de la session plénière du Comité national de la recherche scientifique tenue au Palais de l'Unesco les 12 et 13 février 1990 et consacrée à l'interdisciplinarité. Au cours de cet exposé intitulé « de l'interdisciplinarité », Edgar Morin aborda des questions qui lui étaient chères, celles qui concernaient la constitution des disciplines, leurs interrelations et

leurs interactions. Plus précisément, il fut conduit à s'exprimer sur des sujets dont on peut mesurer l'actualité, voire la pérennité, tels que : les vertus de la spécialisation et les risques de l'hyper-spécialisation, le mérite que pouvait avoir un œil extra-disciplinaire, l'intérêt des empiètements et migrations inter-disciplinaires, la construction des objets et projets inter- et polydisciplinaires avec les schèmes cognitifs réorganisateur permettant de passer au-delà des disciplines et d'aborder la délicate question de la constitution des paradigmes³ Il s'appuyait pour cela sur sa théorie de la « Complexité » qu'il avait commencé à développer dès la fin des années 70 à travers la publication de ses ouvrages sur la « Méthode », publication dont le contenu a traversé les connaissances de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie, mais aussi de la cosmologie et de la biologie, sans oublier l'information et la cybernétique, pour ne se référer qu'à ces disciplines⁴.

Comment expliquer un tel engouement pour la pensée d'Edgar Morin de la part de scientifiques relevant plus particulièrement des sciences du vivant, mais aussi, d'une certaine façon, relevant de la cybernétique, des sciences cognitives et des sciences « environnementales » au carrefour des interactions entre l'humain, la terre, les océans et l'atmosphère ? Cet engouement, nous semble-t-il, doit être recherché dans la rencontre entre, d'un côté, un sentiment d'épuisement d'un paradigme productif de la science auquel sont confrontés depuis les dernières décennies du XX^{ème} siècle les gestionnaires de la science et, de l'autre, un cadre conceptuel - un paradigme de la complexité - dont la force contestatrice du paradigme précédant sur lequel repose, plus largement, le paradigme d'action aujourd'hui dominant dans nos sociétés industrielles, peut être considérée comme un recours.

Que cherchait au juste le directeur général du CNRS en mobilisant Edgar Morin ?

Le plus simple pour tenter de répondre à cette question, est de revenir à son intervention introductive lors de la session plénière du Comité national que nous venons d'évoquer, session dont l'objet était d'associer le Comité national à la mise en oeuvre des nouvelles orientations stratégiques du CNRS :

« Je suis heureux d'ouvrir cette première réunion plénière du Comité National du CNRS, depuis je crois, plusieurs décennies. [...] Pour le réunir il faut de grandes occasions. Aujourd'hui, le Comité National est réuni pour débattre de l'interdisciplinarité. Cette réunion symbolise l'unité retrouvée du CNRS, et la première année d'un plan de modernisation. [...]

En juin dernier, j'ai défini les trois grandes lignes d'un plan de modernisation du CNRS en 3 ans, destiné à positionner notre organisme dans l'Europe de 1993, et en dessinant les tendances pour l'an 2000. [...] Le premier objectif était de doter le CNRS d'une politique scientifique cohérente, commune, décloisonnée, concertée, affichée. Déjà le Comité National a terminé le rapport de conjoncture 1989, au terme d'une démarche interdisciplinaire. [...] En effet, la réflexion sur la science ne peut être menée seulement au sein des différentes disciplines. Une discipline, vous le savez tous, Edgar Morin vous en parlera, c'est à la fois une formation, sinon une

école, une méthode de systématisation et d'approfondissement. En ce sens, elle risque de limiter l'éclosion de l'originalité, le développement de la découverte de l'inattendu. [..]

Vous le savez, chacun se rend compte de la nécessité de faire communiquer les sciences. Autrefois les grands esprits étaient universels. Pascal passait de la géométrie aux traités sur la grâce, de l'équilibre des liqueurs à la machine à calculer ou à faire le vide. Diderot, Condorcet encore faisaient de même. [...] Jusqu'à Kant, on n'imaginait pas d'être philosophe sans être aussi physicien ; il ne s'agissait pas de disciplines différentes, mais de voir complètement et sous tous les angles un problème. Newton, Descartes ou Leibniz n'en furent pas moins de grands savants⁵. La spécialisation qui naquit au XIX^{ème} siècle et avec elle, ce terme de discipline si suggestif, est nécessaire mais n'est pas un but en soi. Il faut donc éviter que se referment les prisons disciplinaires et ouvrir sans cesse de nouveaux champs de recherche. Tel est le sujet de réflexion qui nous est soumis pour ces deux journées. [...]

Les demandes de la société à la science se font toujours par des questionnements multidisciplinaires ou interdisciplinaires sollicitant une réponse de plusieurs disciplines. Tout problème de santé, de société, illustre ce fait. De même, les demandes de l'industrie, sont en règle générale dirigées vers différentes disciplines. Cela dit, l'interdisciplinarité n'est pas une panacée. Méfions nous des effets de mode. »⁶

Un examen attentif de ces lignes montre des résonances qui ont existé entre ces préoccupations et diverses publications relevant de l'histoire, de la philosophie ou de la sociologie des sciences. Ces dernières, en revisitant les configurations qui ont permis l'émergence de la science moderne en Europe, permettent, à travers leurs capacités à la resituer dans les contextes économiques, sociaux et politiques de l'époque, de questionner les repères que nous utilisons pour penser les pratiques scientifiques de notre temps⁷. Elles remettent également en cause la perspective qui la fonde - celle d'un progrès scientifique constant - estimant que la science moderne est entrée dans une phase de rendements décroissants. Ainsi, tandis qu'un auteur comme Pierre-André Taguieff essaie de clarifier les raisons des débats contemporains entre les néo- et anti-progressistes, un auteur comme Nicholas Rescher estime, à propos des sciences de la nature, qu'un effort exponentiellement croissant sera nécessaire pour maintenir un rythme relativement constant du progrès scientifique tel qu'il a pu être observé au cours du XX^{ème} siècle, les coûts de l'entreprise scientifique s'élevant plus rapidement que le nombre de résultats significatifs qu'elle peut produire en raison de la dépendance croissante de l'acquisition et du traitement des données à l'égard de la technologie⁸.

Mais, plus gravement, émerge à travers la restauration de la perspective historique, l'idée que dans sa configuration actuelle, la science moderne serait incapable de formuler les bonnes questions pour répondre aux grands enjeux du monde contemporain, faute de disposer des instruments conceptuels dont elle aurait besoin pour le faire en raison de son enfermement dans les schémas conceptuels passés, ceux issus de l'univers mécaniciste des physiciens, lui-même

héritier d'une vision aristotélicienne du monde ainsi que de la mathématisation de la nature qui lui serait associée⁹.

Au regard de ces remarques que nous dit Edgar Morin avec son paradigme de la complexité ?

Pour tenter de répondre à cette question, il nous semble que le mieux est de se référer à ce qu'Edgar Morin à lui même écrit. Nous utiliserons pour cela son « Introduction à la pensée complexe », ouvrage constitué par un remembrement de textes publiés à diverses époques. Dans son Avant-propos à cet ouvrage il écrit : « *Nous demandons logiquement à la pensée qu'elle dissipe les brouillards et les obscurités, qu'elle mette de l'ordre et de la clarté dans le réel, qu'elle révèle les lois qui le gouvernent. [...] Aussi la conscience scientifique fut longtemps et demeure encore souvent conçue comme ayant pour mission de dissiper l'apparente complexité des phénomènes afin de révéler l'ordre simple auquel ils obéissent. Mais s'il apparaît que les modes simplificateurs de connaissance mutilent plus qu'ils n'expriment les réalités ou les phénomènes dont ils rendent compte, s'il devient évident qu'ils produisent plus d'aveuglement que d'élucidation, alors surgit le problème : comment envisager la complexité de façon non-simplifiante ?* »¹⁰

Pour avancer dans la recherche d'une réponse à cette question Edgar Morin propose de dissiper deux illusions : « *La première est de croire que la complexité conduit à l'élimination de la simplicité. [...] La seconde illusion est de confondre complexité et complétude. Certes, l'ambition de la pensée complexe est de rendre compte des articulations entre les domaines disciplinaires qui sont brisés par la pensée disjonctive (qui est un des aspects majeurs de la pensée simplifiante) ; celle-ci isole ce qu'elle sépare, et occulte tout ce qui relie, interagit, interfère. Dans ce sens la pensée complexe aspire à la connaissance multidimensionnelle. Mais elle sait au départ que la connaissance complète est impossible. [...] Mais elle porte aussi en son principe la reconnaissance des liens entre les entités que notre pensée doit nécessairement distinguer, mais non isoler les unes des autres. [...] Aussi la pensée complexe est-elle animée par une tension permanente entre l'aspiration à un savoir non parcellaire, non cloisonné, non réducteur, et la reconnaissance de l'inachèvement et de l'incomplétude de toute connaissance.* »¹¹[...]

Un point intéressant dans cet Avant propos est le décalage signalé par Edgar Morin entre l'intuition qui a été la sienne de la notion de complexité et sa difficulté de mise en mots signalant son emprunt à des disciplines émergentes : « *Le mot même de complexité ne me venait pas à l'esprit, il a fallu qu'il m'arrive, vers la fin des années 1960, véhiculé par la théorie de l'information, la cybernétique, la théorie des systèmes, le concept de l'auto-régulation.* »¹²

En réalité, on voit dans ses propos que l'important est moins la pensée complexe en elle-même que sa nécessité comme outil pour surmonter les effets dévastateurs de « l'intelligence aveugle », point qu'il développe avec vigueur dans le premier chapitre en forme de véritable réquisitoire vis-à-vis de la pensée scientifique actuelle, chapitre qui reprend une contribution à un

colloque sur Georges Orwell en 1984¹³ : « *Nous avons acquis des connaissances inouïes sur le monde physique, biologique, psychologique, sociologique.[..] Et pourtant, partout, erreur, ignorance, aveuglement progressent en même temps que nos connaissances.[..]La cause profonde d'erreur n'est pas dans l'erreur de fait (fausse perception) ou l'erreur logique (incohérence), mais dans le mode d'organisation de notre savoir en système d'idées (théories, idéologies) ; il y a une nouvelle ignorance liée au développement de la science elle-même ; il y a un nouvel aveuglement de l'usage dégradé de la raison ; les plus graves menaces qu'encourt l'humanité sont liées au progrès aveugle et incontrôlé de la connaissance. [...] Je voudrais montrer que ces erreurs, ignorances, aveuglement, périls ont un caractère commun qui résulte d'un mode mutilant d'organisation de la connaissance, incapable de connaître et d'appréhender la complexité du réel.*¹⁴ »

Il poursuit un peu plus loin : « *Nous vivons sous l'empire des principes de disjonction, de réduction et d'abstraction dont l'ensemble constitue ce que j'appelle le "paradigme de simplification". Descartes a formulé ce paradigme maître d'Occident, en disjoignant le sujet pensant (ego cogitans) et la chose étendue (res extensa), c'est-à-dire philosophie et science, et en posant comme principe de vérité les idées "claires et distinctes", c'est-à-dire la pensée disjonctive elle-même. [...] Une telle disjonction, raréfiant les communications entre la connaissance scientifique et la réflexion philosophique, devait finalement priver la science de toute possibilité de se connaître, de se réfléchir, et même de se concevoir scientifiquement elle-même. Plus encore, le principe de disjonction a isolé radicalement les uns des autres les trois grands champs de la connaissance scientifique : la physique, la biologie, la science de l'homme. La seule façon de remédier à cette disjonction fut une autre simplification : la réduction du complexe au simple (réduction du biologique au physique, de l'humain au biologique). [...] Ainsi on arrive à l'intelligence aveugle.* »¹⁵

Au cas où le lecteur n'aurait pas encore compris, Edgar Morin reprend : « *Les problèmes humains sont livrés, non seulement à cet obscurantisme scientifique qui produit des spécialistes ignares, mais aussi à des doctrines obtuses qui prétendent monopoliser la scientificité (après le marxisme althusérien, l'économisme libéral) à des idées-clés d'autant plus pauvres qu'elles prétendent ouvrir toutes les portes[.] et l'essayisme invérifié se partage le terrain avec le scientisme borné.* »¹⁶

Pour finir, Edgar Morin considérant que la pathologie moderne de l'esprit est dans l'hyper-simplification qui rend aveugle à la complexité du réel, conclut : « *Ainsi, au paradigme de disjonction/réduction/unidimensionnalisation, il faudrait substituer un paradigme de distinction/injonction qui permette de distinguer sans disjoindre, d'associer sans identifier ou réduire. Ce paradigme comporterait un principe dialogique et translogique, qui intégrerait la logique classique tout en tenant compte de ses limites de facto (problème de contradiction) et de jure (limites du formalisme). Il porterait en lui le principe de l'Unitas multiplex, qui échappe à l'Unité abstraite du haut (holisme) et du bas (réductionnisme).* »¹⁷

Une remise en perspective pour conclure

Ay regarder de plus près, on peut dire qu'à l'époque que nous venons d'évoquer a émergé avec Edgar Morin, dans la mouvance de la gestion de la science française et au service d'un renouvellement des fondements du système national français de recherche, un groupe de militants qui avaient comme objectif de modifier en profondeur non pas l'organisation institutionnelle de la production des connaissances scientifiques, mais son organisation paradigmatique, en relation avec le fonctionnement présent et à venir de nos sociétés. Ce groupe s'était structuré autour de Jacques Robin, lui aussi médecin, et qui avait animé à partir de 1966 " La Groupe des Dix" avant de mettre en place en 1981 le CESTA (Centre d'Etude des Systèmes et des Technologies Avancées) : co-fondé à l'issue d'un colloque entre biologistes, sociologues et philosophes, avec Robert Buron, Henri Laborie et Edgar Morin, il fut rapidement rejoint par Jacques Attali, Joël de Rosnay ainsi que par l'économiste René Passet. Ce dernier, contestant les fondements de l'économie classique pour en dénoncer les méfaits dans ses applications, débutait l'introduction de son ouvrage sur « L'économie et le vivant » par une citation d'Alfred Marshall : « *L'économie est une science de la vie, voisine de la biologie plutôt que de la mécanique*¹⁸.

Ultérieurement, Jacques Robin crée la lettre Transversales Science/culture, dont le « Groupe d'orientation », à l'époque que nous venons d'évoquer, comprend au côté Edgar Morin, à nouveau René Passet, mais aussi Roger Lesgards et Joël de Rosnay qui oeuvrent au démarrage de la Cité des sciences, ou Ricardo Pétrella qui dirige à Bruxelles le programme FAST de la Commission européenne, chargé de la prospective du rapport Science/Société... On y trouve également Patrick Viveret ainsi qu'un industriel et homme politique, Michel Hervé qui les abrite dans ses locaux du boulevard de Grenelle¹⁹. Chez tous, on retrouve un point commun : cette référence à un nouveau paradigme unificateur qui ne serait plus fondé sur les sciences de la matière mais sur les sciences de la vie. Un paradigme interactionniste et régulateur à boucles et niveaux multiples qui réendogénéiserait l'homme dans la nature et qui, en retour, le rendrait plus respectueux et de cette dernière et des autres humains. Un paradigme fondateur de l'écologie moderne.²⁰

Ces quelques développements permettent, nous semble-t-il, de confirmer, si cela était nécessaire, l'assertion selon laquelle la pensée d'Edgar Morin relève bien d'une philosophie de l'action. Mais ils nous permettent également de comprendre pourquoi, à la première alternance politique, les orientations conçues sur cette pensée, même si elles sont demeurées constantes dans la rhétorique, n'ont pu dans la pratique, que se déliter, tant la pensée du « Maître » reste révolutionnaire et les conditions de sa mise en œuvre proprement subversives.

Notes

¹ Il s'agit de pour nous d'un élément probablement capital pour comprendre les bases conceptuelles de son action comme Directeur général de cette honorable institution, sachant que jusque là, tous ses prédécesseurs avaient été des physiciens.

² En ce qui nous concerne, c'est probablement en raison du caractère interdisciplinaire de nos recherches sur le travail ainsi que de notre expérience comme responsable d'un des programmes interdisciplinaires de recherche du CNRS, au carrefour des SHS, des sciences de l'ingénieur et des sciences de la vie - le PIRTEM -, que François Kourilsky nous a demandé en 1990, de prendre la direction du département scientifique des SHS du CNRS avec comme mission de contribuer, pour ces dernières, au redécoupage du Comité national d'évaluation de la recherche scientifique dont la mission était d'évaluer toutes les équipes de recherches associées au CNRS ainsi que ses chercheurs, et de mettre en œuvre les actions voulues au services de l'effectivité de ce qui était attendu de cette réforme. *A posteriori*, il paraît significatif que, parmi les reproches semble-t-il graves qui ont été faits à notre action à la tête du Département, figure le fait de l'avoir piloté comme « un programme interdisciplinaire ».

³ On trouvera cet exposé dans les *Actes du colloque carrefour des sciences*, CNRS 1990, pp 21-30, sachant qu'il a fait l'objet d'une reproduction dans la revue *Transversales Science Culture* N° 29, sept.-oct. 1994, pp 4-8. Dans sa livraison N°31 janv.-Fév. 1995, la même revue poursuit le débat sur le concept de transdisciplinarité avec un article de B. Nicolescu et S. Vilar « Transdisciplinarité : une double progression » pp 4 et 5.

⁴ 1977, Morin E., *La nature de la nature* (t.1), Ed. Seuil. Nouvelle édition, coll. Points, 1981

⁵ Voir par exemple : Leibniz-Thomasius ; *Correspondance 1663-1672*, Librairie, Philosophique J. Vrin, Col. Bibliothèque des textes philosophiques, 1993.

⁶ François Kourilsky, Introduction *Actes du colloque carrefour des sciences*, CNRS 1990, pp 13-17.

⁷ Paolo Rossi , *La naissance de la science moderne en Europe*, Seuil Col. Faire l'Europe, 1999 (traduction française).

Steven Shapin, *La révolution scientifique*, Flammarion, Col. Nouvelle bibliothèque scientifique, 1998 (traduction française).

⁸ Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès, une approche historique et philosophique*, Flammarion, 2004.

Nicholas Rescher *Le progrès scientifique*, PUF, Col. Sciences modernités philosophies, 1993 (traduction française).

⁹ Michel Blay, Efthymios Nicolaïdis (sous la direction de), *L'Europe des sciences, constitution d'un espace scientifique*, Seuil, Col. Science ouverte, 2001.

Sur les discussions concernant les querelles entre les visions platoniciennes et aristotéliennes qui ont animé des débats philosophico/scientifiques à travers la science européenne, on pourra se reporter à : Alain de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Age*, Seuil, Col. Des travaux, 1996.

¹⁰ 1990, Morin E. *Introduction à la pensée complexe*, ESF Ed. p. 9.

¹¹ Op. cit, pp. 10-12.

¹² Op. cit. p. 12. Sur les relations existant entre la pensée d'Edgar Morin et la « systémique » on pourra se reporter à Jean-Louis Lemoigne, *Systémique et complexité*, *Revue Internationale de systémique*, Vol. 4, N°2, 1990, pp. 107 à 117.

¹³ op. cité pp 15-24

¹⁴ op. cité, pp 15-16

¹⁵ op. cité, pp 18-19

¹⁶ op. cité, pp 20

¹⁷ op. cité, pp 23

¹⁸ René Passet « *l'économique et le vivant* » Petite bibliothèque Payot, 1983.

Qu'il me soit permis ici de remercier René Passet, pour la qualité des enseignements de base en économie dont j'ai pu bénéficier grâce à lui au cours de mes deux premières années de licences de science économique à ce qui était alors la faculté de Droit de Bordeaux. C'est la solidité de ces bases qui m'a probablement permis de comprendre l'essence de cette discipline et de m'évader sans jamais cesser de m'y référer.

¹⁹ Michel Hervé, en tant que Maire de Partenay (Deux-Sèvres) s'illustrera au milieu des années 90 à travers son action en faveur d'un autre modèle de développement des technologies de l'information et de la communication au service des « citoyens usager ».

²⁰ Jusqu'au terme de sa vie (il nous a quitté l'année dernière à la suite d'une « longue maladie ») Jacques Robin est resté un militant actif au service d'une autre manière de penser et d'agir qu'il jugeait indispensable pour pouvoir faire face aux défis qui menacent aujourd'hui aussi bien la planète que les sociétés humaines. Aussi fidèle en amitié que tenace dans ses convictions est significatif pour nous que son dernier ouvrage (Laurence Baranski, Jacques Robin, *L'urgence de la métamorphose*, Les Idées et les Hommes, Col. Convictions croisées, 2007) ait été préfacé par René Passet et postfacé par Edgar Morin. On trouvera à la fin de l'ouvrage une description précise de la trajectoire de ce courant de pensée sur quarante ans depuis sa création en 1966.